

Dossier Pédagogique
Get Up, Stand Up !

mîMa

Pourquoi visiter l'exposition « Get Up, Stand Up ! »

Plus de 400 affiches originales sont rassemblées au MIMA pour présenter en image la contestation mondiale entre 1968 et 1973. Une collection de cette ampleur n'avait encore jamais été exposée. Bien que certaines de ces affiches soient déjà visibles à la Tate Modern ou au MoMA, c'est l'échelle mondiale que représente cette collection qui est inédite: on y trouve des affiches issues de plus de 30 pays tels que les Etats-Unis, le Portugal, l'Argentine, la Grèce, la France ou encore le Chili...

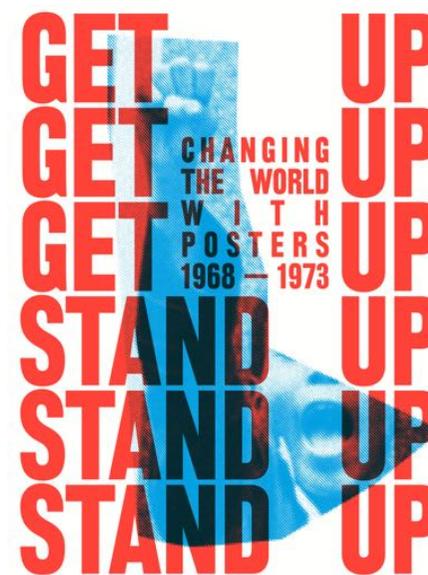
« Get Up, Stand Up ! » emmène le visiteur dans l'univers graphique des affiches des mouvements contestataires des années 60 et 70. Etudiants et artistes inventent un langage visuel universel simple et concis, d'une force expressive inédite. Ces affiches sont le témoin d'un monde en mouvement, elles nous font nous arrêter sur les moments clés de l'histoire du XXe siècle: la guerre du Vietnam, les manifestations parisiennes de 68, le déploiement des armes nucléaires, etc.

Finalement, « Get Up, Stand Up ! » est un cours sur la démocratie: quand, en tant que citoyen, est-il venu le temps de désobéir aux lois existantes et de se battre pour plus de droits? Sans la contestation, il n'y aurait pas eu de lutte pour le salaire minimum ou plus d'égalité de droits entre hommes et femmes!

« Get Up, Stand Up ! » devait se terminer fin septembre, mais à la demande de nombreux visiteurs et professeurs, l'exposition sera

finalement prolongée jusque fin décembre, l'occasion pour les groupes scolaires de planifier une visite.

Ce dossier pédagogique est l'occasion de préparer une visite et d'explorer différentes pistes de réflexions. Vous trouverez dans ce dossier des compléments d'informations sur le contexte historique, une ligne du temps, différentes réflexions sur la contestation et les informations pratiques. De plus, afin d'avoir une vue générale et rapide de l'exposition, vous trouverez aussi une sélection de 13 affiches clés remises dans leur contexte (visibles grâce aux cadres verts).



La désobéissance civile par les images

La désobéissance civile : le terme nous vient d'Henry David Thoreau. Il a refusé de payer ses impôts pendant 7 années à une société qui prônait encore l'esclavagisme. Pour justifier son refus, il a donné une conférence qui a ensuite été retranscrite et éditée à compte d'auteur. Ainsi est né le texte fondateur de la désobéissance civile, qui sera plus tard repris par Martin Luther King ou encore Gandhi. Le fondement de la désobéissance civile est le «non», une opposition à l'état de faits au nom des valeurs universelles. C'est bien plus qu'un acte moral, c'est aussi un acte politique. Un acte qui en vient à modifier la loi et qui a pour objectif de pression sur un gouvernement pour faire changer les choses.

A une époque où les images circulent à la vitesse de la lumière, un visuel peut agiter toute une nation et donner un signe clair de contestation. Pensez au slogan « Je suis Charlie » suites aux attentats de Charlie Hebdo en 2015. Ce qui aujourd'hui se produit sur les réseaux sociaux, se produisait dans les années 60 et 70 par les affiches placardées en rue.

Les étudiants parisiens des années 60 utilisaient la technique de la sérigraphie pour reproduire rapidement des milliers d'affiches contestataires et mettre sur pied une révolution. La contestation débute à Paris, mais l'affiche va se propager tel un virus dans le monde entier.



© Jean Jullien

Les étudiants américains commencèrent eux à utiliser l'affiche suite au massacre de Kent State University. La protestation a débuté pendant la guerre du Vietnam, l'affiche a été utilisée pour le combat pour la vérité et la liberté mais aussi dans la lutte pour l'écologie.

Le premier Atelier Populaire

La contestation, aussi bruyante soit-elle, ne marque pas les rétines. Elle doit s'accompagner de signes durables et l'affiche est à cet égard incontournable : on ne peut s'empêcher de la voir.

Mais seules les organisations structurées peuvent s'en offrir car elles coûtent cher. En mai 1968, tout change. Les Beaux-Arts de Paris se transforment en Atelier Populaire et dès le 16 mai on innove grâce à la sérigraphie, une technique jusque ici réservée au textile.



Cette affiche est la première qui a été produite par l'atelier des Beaux-Arts. Eric Seydoux, expert de la technique de la sérigraphie, vient le 16 mai présenter la technique. De cette manière les étudiants pourront dorénavant produire à moindres coûts leurs affiches. Le soir même cette affiche sera imprimée.

La dernière affiche de l'Atelier Populaire est une réponse à une descente de police dans les locaux des Beaux-Arts le 27 juin 1968. Ils sont expulsés, cette affiche est comme un dernier doigt d'honneur aux autorités.



Avec des moyens dérisoires, on produit des affiches en quelques minutes et en quantité. A midi, on discute des thèmes à traiter, en fin de journée les maquettes sont alignées sur des cordes à linge et on vote, puis toute la nuit on tire les affiches retenues. Au petit jour, elles sont collées dans les rues. Plus de 400 modèles et 300.000 exemplaires sortiront des Beaux-Arts.

Les Ateliers Populaires à travers le monde

L'atelier populaire de Paris n'est pas l'unique en son genre. De multiples ateliers ont coexisté, à la Faculté des Sciences, aux Arts Appliqués, et dans différentes facultés partout en France. A l'étranger aussi des affiches contestataires vont être produites.

A Londres, Sam Lord, Peter Dukes et leurs comparses (dont Jean-Loups Msika, un des membres de l'Atelier des Beaux-Arts, expulsé de France) fondent en juin 1968 dans une cave de Camden le Poster Workshop. Durant trois années, ils vont produire des sérigraphies contre la guerre du Vietnam, la hausse des prix du logement et l'Apartheid.

Les universités américaines vont elles aussi créer leurs ateliers, principalement contre la guerre du Vietnam. Harvard est le premier, suivront Rhode Island et finalement Boston.

Le 4 mai 1970, la garde nationale de l'Ohio tirait sur les étudiants de l'Université de Kent State pendant une manifestation contre les bombardements au Cambodge. En 13 secondes, ils firent feu 67 fois. Il y eut 4 morts. Le lendemain de l'incident, Berkeley créa son propre atelier, le Political Poster Workshop. En raison d'une pénurie de papier, ils exploitèrent le papier à fax des imprimantes de l'université. De nombreuses affiches de Berkeley sont d'ailleurs reconnaissables à leur papier aux bordures percées de trous. Il travaillèrent à peine un mois, mais produire en ces quelques semaines plus de 250 affiches différentes.



Parfois, les matrices qui servaient à produire les sérigraphies sont passées par différents ateliers. Nous savons que cette matrice vient de l'Atelier Populaire des Beaux-Arts de Paris, mais l'affiche porte le tampon de l'Atelier Populaire de Lyon.

L'affiche a été créée suite à la répression violente des soulèvements des ouvriers des fabriques de Paris en juin 1968. Après cette action, les travailleurs retournèrent à leurs affaires et n'osèrent plus en entreprendre de nouvelles.



A l'époque, cette affiche de Montpellier n'était pas encore culte, elle le deviendra plus tard en entrant dans la mémoire collective. Elle est aujourd'hui l'une des plus iconiques de la résistance parisienne de mai 68 et des émeutes du Quartier Latin.

La guerre du Vietnam

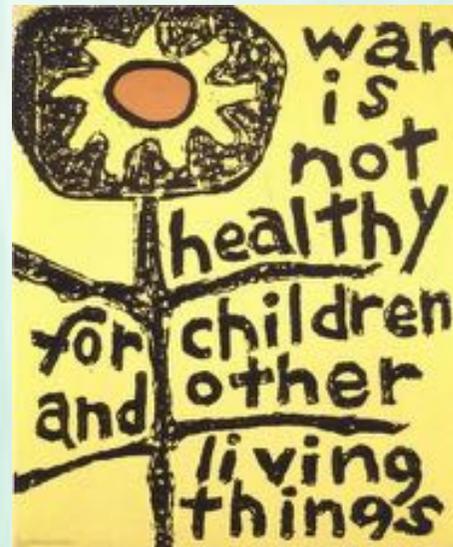
Dès son arrivée au pouvoir, le président des Etats-Unis Lyndon Johnson craint un possible « effet-domino » s'il laisse échapper le Sud Vietnam sous domination américaine au profit des forces communistes du Front National de Libération. En mars 1965, il engage le pays dans la guerre terrestre et aérienne. Des voix s'élèvent pour condamner cette ingérence et le 17 avril 1965, une première grande marche contre la guerre rassemble 25.000 personnes à Washington. On y brûle les premières cartes d'incorporation.

L'escalade de la guerre décidée par Johnson puis par son successeur Richard Nixon fin 1968 entraîne une mobilisation sans précédent unissant pacifistes, étudiants et intellectuels, le Vietnam devenant la cause la plus fédératrice de part le monde, faisant l'objet de milliers de tracts contestataires.

Les américains découvrent devant leur télévision l'usage dévastateur du napalm et les civiles vietnamiens fuyant les raids aériens. Les volontaires pour le front se font plus rares et en janvier 1970, une nouvelle loterie est mise en place. Désormais, tous les jeunes, y compris les étudiants, voient une épée de Damoclès suspendue au dessus de leur tête. L'Amérique prend peur pour ses fils (l'âge moyen du soldat est de 19 ans) et commence à se retourner contre cette folie que ne s'arrête pas.

Il faudra attendre huit ans de guerre pour que les Etats-Unis se retirent du Vietnam en mars 1973, laissant un bilan de 2 millions de vietnamiens tués et 58.000 soldats américains.

« War is not healthy for children and other living things. » C'était le slogan



que l'association « Another Mother for the Peace » avait imprimé sur des cartes postales pour la fête des mères et qui avait été envoyées à la Maison Blanche. Sur le verso, le message suivant était écrit :

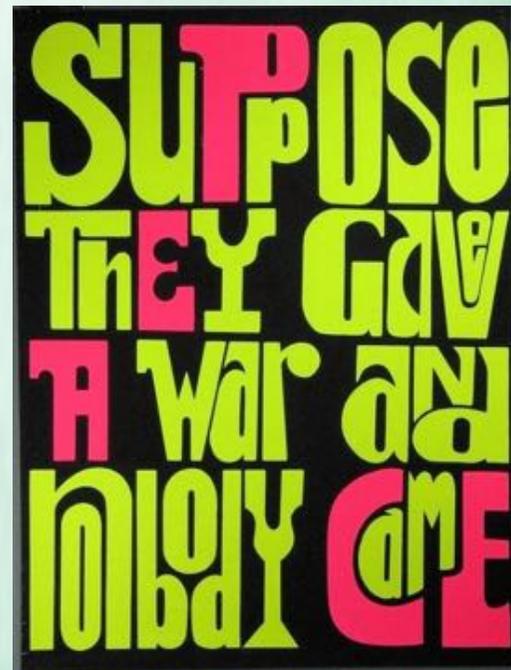
For my Mother's Day gift this year, I don't want candy or flowers. I want an end to killing. We who have given life must be dedicated to preserving it. Please talk peace.

Les 1000 cartes ont été si vite vendues, que finalement plus de 200.000 cartes seront produites et envoyées aux membres du parlement des Etats-Unis. L'image sera ensuite exploitée sur des affiches, des pamphlets et des bijoux. Cette affiche est très certainement la plus iconique de toutes celles qui ont été produites aux Etats-Unis.

Black Light – Au cœur des ténèbres

1967, c'est le « Summer of Love », la naissance des hippies, des chemises à fleurs et des concerts rock en plein air. Alors que les affiches contestataires envahissent les rues comme les chambres d'adolescents, des imprimeurs vont lancer des posters hallucinogènes: les Black Light. Grâce à une encre au phosphore, elles brillent de mille feux dans le noir, rayonnant grâce aux ultraviolets. C'est l'engouement immédiat pour leur esthétique psychédélique, clin d'oeil aux effets des psychotropes qui circulent allègrement sur les campus.

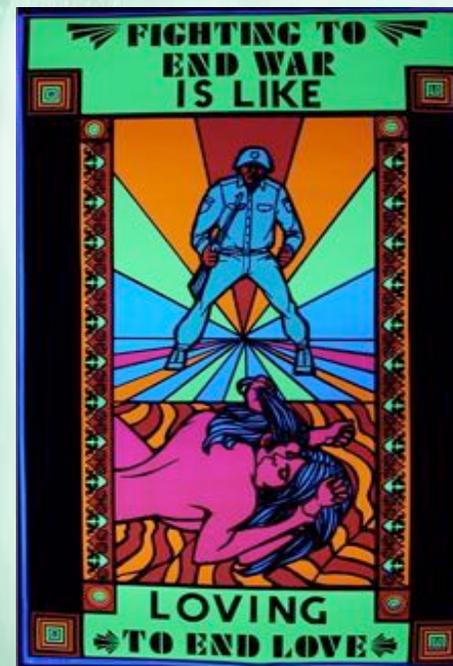
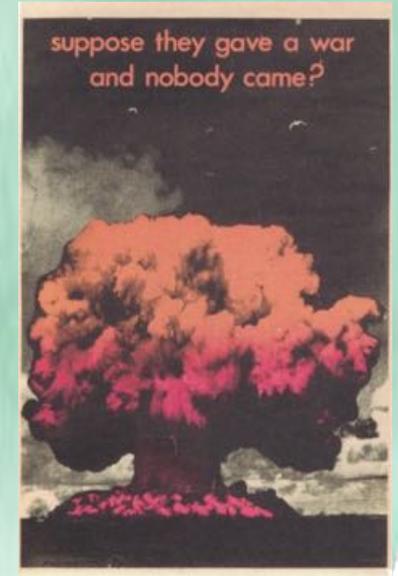
« Suppose they gave a war and nobody came » est un slogan populaire. Il a été inspiré par la poésie épique « The people, Yes » de Carl Sandburg de 1936, dans laquelle une petite fille voit passer une parade militaire dans sa ville et demande : "What are those?" "Soldiers."



"What are soldiers?"
"They are for war."
They fight and each tries to kill as many of the other side as he can."
The girl held still and studied.
"Do you know ... I know something?"
"Yes, what is it you know?"
"Sometime they'll give a war and nobody will come."

Cette affiche promet tout simplement l'idée qu'il n'y aurait plus de guerre si les soldats ne partaient plus se battre.

Ce slogan semble encore plus puissant à la lumière assombrie de la bombe atomique : il n'y aura plus besoin de personne pour mener les guerres, une seule bombe suffit désormais pour déblayer toute une population du chemin.

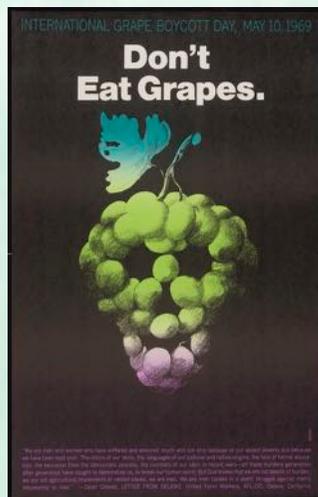


L'opposition à la guerre et la promotion de l'amour sont des causes qui vont de paire. La jeunesse américaine ne fait plus de projet pour son futur, à chaque instant un ordre d'incorporation pour le Vietnam peut tomber et séparer familles et amis. Le futur semble sombre, la jeunesse vit dans le présent, au jour le jour. Ils s'étourdissent de vie et de musique, sans penser au lendemain.

Egalité – Minorités en quête de droits

Cent ans après l'abolition de l'esclavage, la ségrégation raciale est abolie aux Etats-Unis (Civil Right Acts, 1964 – Voting Rights Act, 1965), mais les afro-américains sont encore pauvres, brutalisés par la police, accèdent rarement aux études supérieures et grossissent les rangs des prisons et des départs pour le Vietnam.

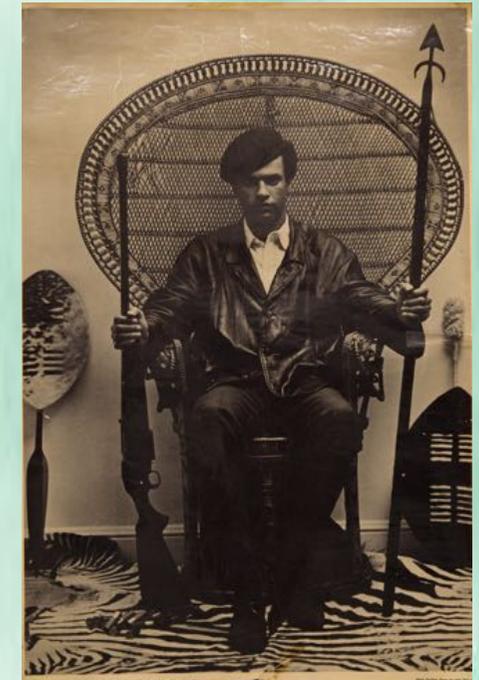
Le principal terrain d'inégalité reste celui du travail, les ouvriers issus de l'immigration étant en Europe comme aux Etats-Unis utilisés comme main d'œuvre docile et bon marché.



En 1965, débute la contestation des cueilleurs de raisins contre les propriétaires de vignobles en Californie. Ils mettent en place une grève qui va durer près de 5 années, pour que finalement, les agriculteurs promettent de payer le salaire minimum aux ouvriers.

Ce mouvement de contestation est connu comme le « Delano Grape Strike », dirigé entre autre par Cesar Chavez. En 1968, Chavez a jeûné pendant 25 jours (buvant seulement de l'eau) pour faire comprendre qu'il atteindrait son but grâce à une contestation pacifique, sans violence physique.

Antithèse absolue de la figure de l'oncle Tom, Huey Newton incarne ici le Black Power du nouvel homme noir, sûr de lui, armes à la main. Cette affiche iconique du fondateur du Black Panther Party rompt avec les années de lutte pour les droits civiques, et la non-violence chère à Martin Luther King. Jouant habilement aussi bien des racines africaines évoquées par les boucliers, la peau de zèbre et la lance que de la modernité de son blouson de cuir et de sa carabine, Huey Newton provoque. Il casse les codes de la soumission, s'empare même du siège en rotin affectionné par les planteurs et les colons pour en faire son nouveau trône.



Alors que les femmes représentent 51% de la population, leur combat est comparable à celui des minorités: la société patriarcale n'entend pas les considérer comme libres ni égales. Malgré le Civil Right Acts (1964) aux Etats-Unis, à poste égal, les salaires féminins restent 40% inférieurs aux hommes. Invisibles dans la société et stigmatisés jusque là, les homosexuels sont une autre minorité à revendiquer un traitement égalitaire.

Liberté – Sortir de l’oppression

Au milieu des années 1960, les grandes puissances tournent peu à peu la page du colonialisme même si le Portugal défend encore avec acharnement son empire en Afrique (Angola, Mozambique, Guinée-Bissau).

L’époque est à l’autodétermination des peuples, mais la guerre froide entre Etats-Unis et URSS ne laisse pas facilement un pays basculer librement vers un camp. Au Vietnam, l’action américaine tente d’endiguer la vague communiste dans la région. En Tchécoslovaquie, c’est le souffle de la liberté apporté par Dubcek en janvier 1968 qui n’est pas du goût de Moscou, et son « Printemps de Prague » est écrasé par les chars dès le mois d’août.

Dans la soirée du 11 septembre 1973, le jour du coup d’état militaire de Augusto Pinochet, le guitariste et chanteur Victor Jara est arrêté. L’idole du peuple, qui jouait pour les ouvriers et les paysans et accompagnait l’ascension



d’Allende, est menée au stade de boxe de Santiago. Trois jours plus tard, ses tortionnaires lui coupent les doigts des deux mains devant les six mille autres prisonniers. Reprenant sa

place dans les gradins il entonne « Venceremos », l’hymne de l’unité populaire qu’il avait composé, repris en chœur par la foule. Une rafale de mitraillette abat celui qui restera un martyr du régime Pinochet.

Après le coup d’État, le Parlement est dissous, l’état de siège est décrété, les libertés syndicales sont éteintes, les partis politiques et la presse d’opposition interdits. Un mois plus tard, on estime que plus de 1.800 personnes ont été assassinées, 5.000 sont détenues au stade de Santiago, 1.500 sur un bateau ancré à Valparaíso et des centaines d’autres sur des îles côtières. Après deux ans au pouvoir, Pinochet aura assassiné 30.000 personnes, emprisonné 200.000 opposants, et fait 66.000 orphelins.

Mais la contestation ne s’arrête pas aux luttes d’indépendance. Au nom des peuples opprimés et bâillonnés, les militants des grandes démocraties font pression à coup d’affiches et de manifestations sur les gouvernements pour qu’ils condamnent les régimes totalitaires. Car les dictatures ont la peau dure.

Franco règne en Espagne depuis trois décennies. Diaz Ordaz organise les jeux olympiques de Mexico d’octobre 1968 en réprimant la révolte étudiante dans un bain de sang. L’Afrique du Sud reste aux mains d’un régime d’apartheid ségrégationniste. Deux dictatures nouvelles vont quant à elles symboliser la période 1968-1973. En Grèce, le putsch des Colonels place une junte militaire au pouvoir dès avril 1967. Au Chili, le général Pinochet renverse Salvador Allende et son régime socialiste en septembre 1973.

Ecologie

Depuis le bombardement d'Hiroshima le 6 août 1945 l'humanité se pose la question jusque-là jamais envisagée : « L'homme va-t-il anéantir la planète? »

La mise au point de la bombe H et les nombreux pays la détenant laissent planer l'hypothèse d'une extinction possible de l'espèce humaine. L'Appel de Stockholm exigeant « l'interdiction absolue de l'arme atomique » (1950) puis la Campaign for Nuclear Disarmament (CND) lancé par le philosophe Bertrand Russell en 1957 ouvrent la voie de la contestation.

Les essais nucléaires en Polynésie française en 1966 et l'essai thermonucléaire américain Cannikin en Alaska (1971) susciteront un nouvel activisme. Quant aux centrales nucléaires civiles qui se multiplient, elles sont perçues comme une menace latente, mais les Etats en minimisent les risques.

En 1962, « Le Printemps silencieux » de la biologiste Rachel Carson, qui dénonce l'usage des pesticides aux Etats-Unis, engage les premières réflexions sur l'environnement. Mais c'est le 18 mars 1967 que l'écologie devient un enjeu véritable, le monde découvre le mot « marée noire » suite au naufrage du Torrey Canyon.

En décembre 1968, le premier cliché de la Terre en couleurs pris par Apollo 8, Earthrise, provoque une crise de conscience collective: nous partageons tous un écosystème commun. Suivra logiquement la « Journée de la Terre » célébrée le 22 avril 1970, qui lance le mouvement écologiste et les organisations comme les Amis de la Terre ou Greenpeace.

Le nouvel ennemi s'appelle pollution : celle des usines, de l'automobile et des tonnes de déchets d'une société de consommation qui se complait dans la prospérité. Le combat écologique n'en est encore qu'au stade embryonnaire, il va mettre plusieurs décennies à convaincre.

L'affiche « That's All Folks ! » est une parodie du générique de fin des dessins animés « Looney Tunes » de Warner Bros. Il ressemble à Porky Pig dans un style naïf bien connu, nous annonçant que la fin des temps est venue, sans doute parce que nous avons traité trop longtemps notre planète comme des porcs !



Le MIMA

Le MIMA a été fondé en 2016 dans un bâtiment historique du centre de Bruxelles : les anciennes Brasseries Belle-Vue à Molenbeek, le long du Canal.

Le Millennium Iconoclast Museum of Art est un musée d'art actuel, unique en son genre en Europe. La création qui y est présentée associe librement entre elles cultures musicales (punk-rock, électro, hip hop, folk), graphiques (graphisme, illustration, design), sportives (skateboard, surf, sport extrême), artistiques (cinéma, art plastique, performance, BD, tatouage, stylisme) et urbaines (graffiti, street art). Le MIMA écrit un récit collectif d'une culture qui rassemble autour d'oeuvres éclectiques au langage accessible et direct.



Informations Pratiques

Ouvert du mercredi au dimanche. De 10h à 18h.

Quai du Hainaut 39/41, 1080 Bruxelles

Contact : info@mimamuseum.eu

0472/61.03.51

Tarif d'entrée : 5€ par élève, gratuit pour les accompagnateurs.

Visites guidées : 75€ par guide pour un groupe de maximum 25 élèves. Réservations via info@arkadia.be ou 02/319.45.60.